Mille milieux

Éléments pour une introduction à l'architecture des milieux

Chris Younès et Benoît Goetz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2471>

DOI : [10.4000/leportique.2471](https://doi.org/10.4000/leportique.2471)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 6 août 2010

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Chris Younès et Benoît Goetz, « Mille milieux », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2010, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2471> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2471>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Mille milieux

Éléments pour une introduction à l'architecture des milieux

Chris Younès et Benoît Goetz

Le désir n'a pas pour objet des personnes ou des choses, mais des milieux tout entiers qu'il parcourt, des vibrations et flux de toute nature qu'il épouse.

Gilles Deleuze et Félix Guattari

Ville-nature, ville-monde

- ¹ L'élément de l'architecture n'est pas le pur espace (même si elle parvient parfois à le rendre sensible : « espace indicible » – « commotion architecturale » ¹). Un édifice s'insère toujours dans un milieu complexe, à la fois géographique, topographique, climatique, historique, social ; et aussi, il modifie un milieu qui est déjà architecturé, ouvragé, un milieu formel et matériel. L'architecture intervient au cœur des établissements humains. Elle est une pièce essentielle dans le grand jeu des « maisons des hommes », territoire nommé « écoumène » : *oikouménè gè* (la terre habitée). Les savoirs concernant ces modalités d'habitation – écologie, économie, mais aussi poésie et philosophie, éthique et éthologie – nous apprennent à quel point l'architecture est en charge de l'être-au-monde. C'est à travers des milieux que nous accédons au monde. Non que le monde se situe au-delà des milieux, comme à un étage supérieur. Les milieux font monde. *Welt* et *Umwelt* ne se distinguent pas comme deux régions hétérogènes, et c'est leurs différences subtiles qu'il s'agit d'envisager. Le plus simple est de prendre un exemple. Dans sa *Vie des formes* où la notion de milieu joue un rôle important, Henri Focillon montre comment Rembrandt appartient au milieu d'Amsterdam, mais aussi comment il s'en extrait pour rejoindre un autre espace-temps qui est celui du monde biblique. Rembrandt, écrit-il, « s'évade d'une Hollande propre, bourgeoise, rigoriste, anecdotique, amie de la musique de chambre, des meubles polis, des parloirs dallés, et rejoint la Bible, sa crasse lumineuse, sa bohème en guenille, sa pouillerie fulgurante. » ² Qui veut comprendre ce que Deleuze et Guattari nomment « déterritorialisation » doivent lire ces quelques pages de Focillon ! « Au

milieu de ce monde à la fois séculaire et vivant, jalousement fermé et plein de nomades, Rembrandt se place hors de la Hollande, hors du temps »³.

- 2 Venise, Amsterdam ou le milieu grec dont s'évade la philosophie : ce sont des milieux privilégiés, des milieux d'élection. Mais il peut en être ainsi de tous les milieux, même les plus modestes, s'ils sont favorables aux voyages immobiles. Les milieux humains quand ils ne sont pas figés ou carcéraux, communiquent entre eux sur différents plans. Et un milieu est particulièrement favorable quand il multiplie les issues en même temps que les refuges. Venise, remarque Focillon, est sans doute le milieu par excellence d'où nous semble pouvoir surgir l'œuvre d'art : « Le mirage perpétuel de l'eau et de ses reflets, les particules cristallines en suspension dans l'humidité de l'air ont fait naître certains songes, certains goûts qui se traduisent avec magnificence dans la fantaisie des poètes, dans la chaleur des coloristes » (*ibid.*, p. 95). Or, les peintres vénitiens se sont « délectés de paysages de forêts et de montagnes » ! Un milieu, donc, n'est pas un petit monde, mais une ouverture au monde. Un tout petit monde peut offrir son espace à une intrigue policière, mais il ne reste pas habitable trop longtemps.

- 3 C'est parce qu'il y a « mille milieux » et non pas un seul que nous pouvons avoir un monde, mais cela n'est pas donné de droit. Cela doit être construit. L'inhabitabilité menaçante du non monde (*l'inhabitable capital et le territoire du rien* pour reprendre deux titres de Jean-Paul Dollé⁴) n'est pas un épouvantail... « L'humain, écrit Bloch, obtient sa place dans une démocratie réellement rendue possible, tout comme la démocratie représente le premier lieu humainement habitable. »⁵ On serait tenté d'en conclure qu'un espace politique inhabitable, ne peut se prévaloir sans fraude d'être « démocratique ». Autant dire que la politique est une composante essentielle des milieux humains et de leurs architectures. On comprend que le souci premier des auteurs qui collaborent à ce numéro n'est pas celui de la « ville verte ». On ne se contentera pas ici de jouer le végétal contre le minéral, comme si une telle opposition avait un sens. La question de l'architecture des milieux concerne bien pourtant la *physique* (donc, littéralement, la *nature*) des établissements humains. Ce qui rend ceux-ci respirables (ou pas) c'est certes la qualité de l'air mais aussi la manière dont les rues et les places le font circuler. La manière dont le poumon urbain fonctionne ne dépend pas que des gaz mais aussi de la pondération et des porosités de la masse architecturale. Comment l'architecture s'infiltre-t-elle dans les ruelles de la vie quotidienne⁶ ? Nous empruntons cette formule à Henri Gaudin qui nous offre ici des fragments de sa sagesse d'homme de l'art et de maître d'ouvrage, mais qui aussi, on le verra « nous fait don de son corps » pour nous enseigner ce que respirer veut dire. C'est tout un courant de pensée (si nous pouvons dire !) qui met au premier plan aujourd'hui l'importance de l'air⁷. Ce qui rend un milieu respirable c'est enfin et surtout, tout simplement, la justice sociale. Que l'écologie s'*engage*, non pas dans un parti, mais dans les ruelles de la vie quotidienne, c'est la seule solution, ou alors « que le monde aille à sa perte... », comme disait Marguerite Duras.

- 4 L'architecture des milieux s'engage pour une *écophilosophie*. Ce terme inventé par Félix Guattari implique aussi une composante *mentale* des milieux⁸. Un paysage est toujours mental⁹. Un milieu ne sera respirable que s'il est passionnant. Si l'on juge cela trop « utopique » (Hans Jonas ne nous a pas fait oublier Marc Bloch), disons seulement qu'on demande à ne pas s'ennuyer à mourir. Dans *Les Trois Écologies*¹⁰ Félix Guattari définit l'écophilosophie comme « l'écologie environnementale d'un seul tenant avec l'écologie sociale et mentale, à travers une écosphère de caractère éthico-politique ». Étant donné

le caractère irréversible des créations technoscientifiques. Il met l'accent sur les territoires existentiels, les pluralités, les hétérogenèses, les perspectives éthiques et politiques, les singularités, les nouvelles pratiques esthétiques... En fait sur ce qui fait événement tout en restant indissociable de ce qui fait monde. Ainsi l'écologie est la fille de la mésologie (« science des milieux ») et la sœur de l'éthologie (« biologie dynamique ») ¹¹. L'architecture des milieux relève de ces trois disciplines.

- 5 Une écologie élargie et « radicale » ¹² devrait être à même de prendre en considération ces différentes dimensions ou stratifications des milieux que nous venons d'évoquer. Il faut comprendre comment un milieu est toujours composé de « mille milieux » qui ne forment pas une mosaïque – *partes extra partes* – mais s'enchevêtrent et se superposent. C'est ce que nous enseigne l'étude des milieux animaux. S'il y avait autant des milieux que d'espèces vivantes, occuperaient-elles la même portion d'étendue (une forêt par exemple) ? Un milieu singulier est déjà en lui-même une multiplicité. La célébrité de la tique d'Uexküll tient à ce que l'on parvient avec elle à isoler aisément les composantes d'un milieu très simple (mais pourtant déjà pluriel) ; tandis que les milieux humains comportent d'innombrables composantes. Les mondes humains sont-ils alors essentiellement différents des milieux animaux ? La question peut se poser mais après l'étude approfondie et patiente de la notion de milieu, étude à laquelle cette livraison du *Portique* voudrait contribuer en l'envisageant surtout dans une perspective architecturale et urbaine.
- 6 La ville est, en effet, aujourd'hui, le milieu humain par excellence. En quoi la pluralité et l'hétérogénéité de cette notion de milieu apparaît encore plus nettement. Car il y a les villes et non pas la ville (et, dans chaque ville, quantité de « milieux urbains »). Ce qu'on appelle parfois la « ville générique » n'a pas absorbé la variété infinie des différences *entre* les villes et *dans* les villes. Si on peut parler de ville-nature, c'est en un sens qui chamboule profondément notre idée de la nature et du « naturel ». Il ne faut pas être trop naïf quand on aborde cette question de la ville-nature (en la confondant, par exemple, comme on vient de le dire, avec cette « végétalisation » qui est si à la mode). Mais il ne faut pas refuser de la prendre au sérieux, sous prétexte qu'elle serait définitivement condamnée par cette confondante naïveté. L'homme ne secrète pas de la ville comme l'escargot sa coquille. Quoique... Henri Lefebvre écrivait en un curieux passage de son *Introduction à la modernité* que l'animal gluant sait s'entourer d'une coquille plus belle que lui en parlant des villes. Mais imagine-t-on une espèce d'escargot au sein de laquelle une variété infinie de coquilles en perpétuelle mutation verraient sans cesse le jour ? Plus sérieusement, qu'entendre par « ville-nature » ? Très rigoureusement que « la nature est morte » et pas seulement Dieu. Et que par conséquent, de la même manière que la mort de Dieu peut laisser la place à des « lieux divins », la ville qui vient (ou « ce qui vient après la ville ») peut ouvrir l'espace de « mille milieux » éminemment respirables et passionnants. La ville-nature n'est pas une ville qui serait « naturelle » (ce qui n'aurait aucun sens), mais une ville qui renouerait avec les éléments de manière inédite et « artiste ». En premier lieu avec la Terre qui n'est pas seulement un élément mais plutôt la mêlée de tous les éléments.
- 7 La ville est déjà devenue une « nature » et cela au sens littéral et simple de l'expression, en accueillant la vie de beaucoup d'animaux, parce qu'elle est souvent plus hospitalière que les « campagnes » dévastées. Il n'est pas seulement anecdotique que le miel des ruches de l'Opéra de Paris soit considéré comme excellent. On pourrait imaginer une ville comportant bien des serres étranges. Cette ville-nature serait technique de part en

part mais elle restituerait – sous des espèces qui ne seraient pas spectaculaires et frelatées (comme ces réservoirs patrimoniaux de ruralité que l'on connaît trop) – les anciennes puissances de la Nature déchargées de leurs excès de poids mythologiques et symboliques. Puissances des animaux non domestiques. Puissances du silence et du vide (« ce qui manque le plus à nos grandes villes... », comme l'écrit Nietzsche). Puissances du ciel et de la nuit... La ville-nature devrait comporter des observatoires et des auditoriums pour écouter les « pulsations cosmiques » (Stockhausen), et mille « cités des sciences ». On nous accusera encore de rêver. Mais la ville est faite de rêves et nous risquons bien de laisser à nos descendants les squelettes urbains qui témoigneront de notre incapacité à rêver.

- 8 Les villes, on le sait, sont devenues le milieu presque exclusif d'habitation de l'homme (« écoumène »¹³). Les « villes-nature » sont donc les enjeux d'écologies urbaines complexes qui activent une pensée des milieux. L'enjeu est celui de la *vie*, dans toutes les acceptions de ce terme qui ne sont pas seulement biologiques. Mais il est indéniable que le vivant – le *bios* – fournit aujourd'hui un nouveau paradigme. « Il n'y a pas "le" milieu mais le milieu "de" » explique Canguilhem en soulignant les liens étroits entre le vivant et le milieu : « Enlevez le milieu, vous enlevez le vivant. Si vous sortez un poisson de l'eau, il sera mort. » L'écologie est la science qui étudie les milieux des différents êtres vivants ; elle met en évidence à la fois comment les milieux déterminent leurs vies, et comment ces êtres interagissent avec les milieux¹⁴. Nous sommes ainsi invités à penser en termes d'interdépendance, de totalité et d'évolutivité, d'unités composites d'échanges, d'interactions, alors même que trop souvent des logiques technocratiques, disciplinaires, économiques, séparent, objectivent voire instrumentalisent. Le milieu ne va pas sans multiplicité ; il y a toujours plusieurs milieux en jeu (social, naturel, technique, culturel...), mais ceux-ci se superposent et s'entremêlent. Il y a, de façon concomitante, l'idée que tout est déjà là, et en même temps que tout advient, sans qu'on puisse rendre compte d'un commencement ni d'une fin, comme dans la figure rhizomatique. « On commence toujours au milieu », dit Deleuze.

« Entre »

- 9 C'est donc en tant que changement paradigmatique privilégiant des dispositifs de relations, que se manifeste, dans le contexte du « développement durable », une architecture des milieux. En effet, un milieu comme un lieu ou un biotope requièrent de comprendre les interactions et les dynamiques naturo-culturelles d'interpénétrations et d'interdépendances, que ce soit entre facteurs climatiques, mécaniques et chimiques, biotiques ou culturels. Mais dès que l'attention est portée sur un habiter spécifique, à savoir sur la façon d'être au milieu, c'est en termes d'« entre » qu'il peut être décrit. Des opérateurs anthropo-architecturaux spatio-temporels permettent de caractériser plus particulièrement cet « entre » mettant en synergie la partie et le tout : la limite qui distingue ; l'espacement ou écart qui met à distance, coupe, sépare tout en ménageant une certaine proximité ; les mises en relation, passages et porosités entre les choses et les êtres. Face à une certaine modernité qui a privilégié la séparation et la maîtrise, c'est à une autre écologie de l'action que nous sommes conviés. Edgar Morin a fait du concept de *reliance*¹⁵ la cellule souche de la pensée complexe, comme « le travail des liens », « l'acte de relier et de se relier et son résultat ». Il s'agit d'un changement paradigmatique permettant d'optimiser à la fois les rapports de l'anthropisation au milieu naturel et les conditions du vivre-ensemble. En architecture, il apparaît

désormais à nouveau nécessaire de savoir s'ajuster aux contextes, de s'attacher aux situations locales avec leurs spécificités plutôt que de procéder à une *tabula rasa* ou d'en rester à des modèles génériques ou des recettes préétablies, incapables de prendre en compte les conditions d'implantation d'un projet.

Coexistences

- 10 Car l'enjeu majeur est de penser et imaginer les conditions soutenables d'une vie sur terre qui menace d'épuisement. Il y a une grande fécondité de la redéfinition des reliances ville-nature qui créent des conditions d'habiter alternatives et contribuent à une refondation réelle, imaginaire et symbolique de lieux urbains en coexistence avec le vivant. Ce mixte entre urbain et nature s'exprime sous plusieurs configurations : densité raisonnée préservant des espaces non bâtis de forêt, de campagne et de nature sauvage, mails plantés, jardins et parc urbains, création de microclimats. Il est privilégié de travailler avec l'eau, le vent, le soleil, le sol, la faune, la flore, recycler, réemployer, hériter, économiser les ressources, établir des solidarités, se déplacer suivant des modes diversifiés de mobilité qui permettent de lutter contre la pollution et les formes de ségrégation socio-spatiales. Concevoir de tels milieux habités requiert des coexistences, équilibres, adaptations, réinventions et re-crétions entre natures et artifices, cultures urbaines et agricoles, écosystèmes et anthropisation. En fait, ce sont les résiliences comme les réenchantelements qui se retrouvent au cœur d'une architecture des milieux.
- 11 C'est donc l'antique opposition art/nature qui est appelée maintenant sinon à se suspendre, du moins à jouer autrement. Mais on peut considérer aussi autrement le passé et retenir sa leçon. « L'architecture, écrit Focillon est créatrice de milieux imprévisibles... Elle invente un monde. » En effet, empruntons encore à Focillon ses exemples : « le paysage de l'art dorique, ou plutôt l'art dorique comme site, a créé une Grèce sans laquelle la Grèce de la nature n'est qu'un lumineux désert ; le paysage gothique, ou plutôt l'art gothique comme site, a créé une France inédite, une humanité française, des profils d'horizon, des silhouettes de ville, enfin une poétique qui sortent de lui, et non de la géologie ou des institutions capétiennes »¹⁶. L'architecture des milieux n'est donc pas une nouveauté radicale. Il s'agit simplement, une fois encore, de comprendre de quoi l'architecture est en charge aujourd'hui tandis qu'elle se trouve, comme la pensée et bien d'autres pratiques, devant « l'exigence d'inventer un rapport là où n'est plus donné d'ordre cosmothéologique »¹⁷. Une édification procède à travers des milieux qui lui préexistent, mais où elle va produire une inflexion, une variation, une modulation (« comme si le navire était un pli de l'océan ») – en introduisant une coupure ou un seuil, un pont ou une porte, des étanchéités ou des filtres, des porosités ou des densifications, des lumières et des ombres, des trouées et des puits. L'articulation de ces différentes opérations parvient parfois à l'invention d'un monde. Ainsi, la pensée d'une ville-nature et d'une architecture des milieux devrait encourager des processus de régénération des établissements humains qui sont généralement dans un état très grave d'épuisement et de délabrement. Osons cette perspective vitaliste, ne serait-ce que pour l'expérimenter dans toutes les directions. Tous les auteurs de cette livraison du *Portique* ont retenu la leçon de Focillon : « La notion de milieu ne doit pas être acceptée à l'état brut. Il faut la décomposer, reconnaître qu'elle est une variable, un mouvement. »¹⁸ Un milieu comporte des moments et des événements. L'édifice-événement s'évade du milieu et le recompose. Il brusque le moment en fendant la terre.

Il la fissure et la raye. Il la touche en s'en décollant. Un milieu, disions-nous, est matériel et mental. Il est « psycho-géographique » ; il est fluctuant ; il a ses heures et ses rythmes (pensons au quartier comme milieu). Il vit et donc s'éveille et s'endort. Physique, poétique et noétique s'enchevêtrent. Une écologie doit être mentale, politique et terrestre. On aura compris que parler d'architecture des milieux, c'est comprendre les bâtiments dans un tissu de relations ; c'est insister sur ce qui est entre eux et qui les relie.

12 Ni lieux, ni non lieux : mille mi-lieux.

NOTES

1. . Ces expressions sont de Le Corbusier.
2. . Henri FOCILLON, *La Vie des formes*, Paris, PUF, p. 96.
3. . *Ibid.*
4. . Jean-Paul DOLLÉ, *Le Territoire du rien ou la Contre-révolution patrimonialiste*, Lignes, 2005, *L'Inhabitable capital*, Lignes, 2010.
5. . Cité par Emmanuel LEVINAS, « Lecture de Bloch », *Dieu, la mort et le temps*, Paris, Le livre de poche, p. 109.
6. . « L'architecture s'infiltré dans les ruelles de la vie quotidienne », Henri GAUDIN, *Considérations sur l'espace*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003, p. 99.
7. . Nous pensons à Peter Sloterdijk, bien entendu. Mais n'oublions pas Luce IRIGARAY (*L'Oubli de l'air*) ni ce curieux passage sur la respiration à la fin d'*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* d'Emmanuel Levinas (« que le sujet puisse être poumon au fond de sa substance... », p. 276.).
8. . F. GUATTARI, *Les Trois Écologies*, Galilée, coll. « L'espace critique », 1989.
9. . Voir *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Géophilosophie.
10. . F. GUATTARI, *Les Trois Écologies*, op. cit.
11. . Voir D. OTTAVI, « Mésologie », *Bulletin de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme* n° 32, Hiver 2008, p. 48-49.
12. . Celle qu'entrevoit Michel DEGUY dans une alliance possible avec la poésie dans son texte « Écologie et poésie », *La Fin dans le monde*, Éditions Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2009.
13. . Pour une analyse systématique de cette notion, il faut se reporter à Augustin BERQUE, *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1987.
14. . Uexküll a analysé comment le monde d'un animal fait intervenir perception et conduite, et comment apparaît un milieu d'événements ouvrant un champ spatiotemporel. J. von UEXKÜLL, *Mondes animaux, monde humain*, Gonthier, 1956.
15. . Morin expose cette pensée de la reliance dans *La Méthode*, qui se présente sous la forme de six tomes, mais elle est plus particulièrement explicitée et revendiquée dans le dernier, intitulé « Éthique ». Il considère que la notion de reliance inventée par le sociologue Marcel Bolle de Bal, comble un vide conceptuel en donnant une nature substantive à ce qui n'était conçu qu'adjectivement et en donnant un caractère actif à ce substantif. Edgar MORIN, *La Méthode 6 : Éthique*, Paris, Seuil, 2004.
16. . *La Vie des formes*, op. cit., p. 23.
17. . Jean-Luc NANCY, *L'Adoration*, Paris, Galilée, 2010, p. 80.

18. . *Ibid.*, p. 95.

AUTEURS

CHRIS YOUNÈS

Chris Younès, docteur et HDR en philosophie, est professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette et à l'École spéciale d'architecture. Elle dirige le laboratoire GERPHAU (philosophie architecture urbain) UMR CNRS/MCC 7218 LAVUE, et le Réseau international PhilAU. Elle est membre du comité de rédaction de la Revue Urbanisme et du conseil de l'Association Européenne d'Enseignement de l'Architecture (EAAE). Ses travaux et recherches, au croisement de l'architecture et de la philosophie portent sur la question des milieux et lieux de l'habiter, au point de rencontre entre éthique et esthétique, nature et artefact. Parmi ses ouvrages : *Ville contre-nature*, La Découverte, 1999 ; *Habiter, le propre de l'humain* (dir. Thierry Paquot, Michel Lussault, Chris Younès), La Découverte, 2007 ; *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éditions du Cerf, 2007 ; *Contre-architecture, l'espace réenchanté* (Maurice Sauzet, Chris Younès), éd. Massin, 2008 ; *L'Indéfinition. Architecture et philosophie* (Benoît Goetz, Philippe Madec, Chris Younès), éditions de la Villette, 2009 ; *Le Territoire des philosophes* (dir. Thierry Paquot, Chris Younès), La Découverte, 2009.

BENOÎT GOETZ

Benoît Goetz est professeur de philosophie à l'Université Paul Verlaine de Metz. Il est chargé de cours à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris la Villette et à l'École Supérieure d'Architecture de Nancy. Il a publié : *La Dislocation. Architecture et philosophie*, Les Éditions de la Passion/Verdier, 2002, *Heidegger et Le Corbusier*, Les Carnets du Portique, 2006 (avec François Warin). *L'Indéfinition de l'architecture* (avec Chris Younès et Philippe Madec), Paris, Éditions de La Villette, 2009. *Les Villes de Nancy*, (avec Jean-Luc Nancy), Les Carnets du Portique, 2010. À paraître en 2010 : *Théorie des maisons*, Éditions Verdier.